

Les inconnus laissaient faire sans sortir de leur calme et de leur silencieuse immobilité.

Lorsque enfin le cabaretier jugea que l'ordonnance du festin ne laissait plus rien à désirer, il marcha droit à la porte de communication donnant dans l'autre salle, l'ouvrit et s'inclina silencieusement sur le seuil.

Au bout d'un instant, la dame au masque rouge parut, toujours suivie de ses deux acolytes noirs, sombres comme des muets du sérail et marchant à pas comptés derrière elle, le mousqueton sur l'épaule et la main sur la garde de la rapière.

En l'apercevant, les deux mousquetaires se levèrent et la saluèrent respectueusement.

La dame répondit par un léger signe de tête, puis elle se pencha doucement et prononça ce seul mot d'une voix douce et mélodieuse, au timbre frais et sonore :

— « Brial. »

Un des mousquetaires lui enleva aussitôt sa mante et la jeta sur le dossier d'un siège.

Les quatre gentilshommes qui suivaient, bien qu'à la dérobée, curieusement cette scène, étouffèrent un cri d'admiration.

La dame au masque rouge était grande, svelte, parfaitement proportionnée. Elle était habillée d'un satin gris-perle broché d'argent, avec des manches pendantes garnies de dentelles d'un prix énorme, rattachées par trois gros diamants ; sa fraise scrupuleusement fermée, couvrait, sans pourtant la cacher entièrement, une gorge admirable qu'agitait en ce moment une émotion intérieure.

Un petit bonnet de velours gris, surmonté d'une plume noire de héron, laissait échapper une profusion de boucles parfumées d'une chevelure d'un bleu noir. Sa peau satinée avait une teinte nacrée qui tranchait avec la teinte sombre de sa chevelure. On ne voyait de son visage qu'une bouche mignonne aux lèvres d'un rouge vif, garnie de dents éblouissantes, et un menton séparé par une fossette, à l'un des côtés duquel s'épanouissait un signe brun gros comme la tête d'une épingle.

Cette dame eut un charmant sourire à l'adresse sans doute de celui des deux mousquetaires qui lui avait rendu le service qu'elle avait exigé de sa galanterie. Puis elle s'assit et fit signe aux deux hommes de reprendre place en face d'elle.

Les deux nègres se campèrent alors de chaque côté de la table, posèrent à terre la crosse de leurs mousquetons et reprirent aussitôt leur immobilité de statue.

La dame se pencha alors vers les deux mousquetaires, et leur dit assez haut pour être entendue de ses curieux voisins :

— « Quanto folgo de o ver ? »

Les deux hommes s'inclinèrent respectueusement.

— « Ha de fazer me o gosto de jantar commigo, não é verdade ? »

— « Muito agradecido, » répondit en s'inclinant un des convives.

— « Convido a V. sem cerimonia, » reprit-elle toujours souriante.

— « E faz V. bem, » répondit sur le même ton le mousquetaire qui jusqu'alors n'avait point encore parlé.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? murmura du Luo à l'oreille de ses compagnons.

— Tout ce que je puis dire c'est que ce n'est pas de l'allemand, répondit Bassompierre.

— Ni de l'anglais, fit le chevalier de Guise.

— Ce n'est non plus de l'espagnol ou de l'italien, reprit du Luo.

— C'est du morisque, messieurs, dit avec un magnifique aplomb le comte de Chevreuse.

— Du morisque ! firent-ils. Vous comprenez donc le morisque, comte ? s'écrièrent-ils avec étonnement.

— Moi ! pas le moins du monde.

— Alors, comment savez-vous que la langue que parle cette dame est du morisque ?

— Ah ! voilà. Figurez-vous que j'avais pour gouverneur un vieil abbé qui avait été chargé par ma famille de m'apprendre une foule de choses dont, grâce à Dieu, je n'ai pas retenu un mot ; comme il lui était défendu de m'adresser de trop graves reproches, lorsque par hasard je commettais une faute, ce qui m'arrivait régulièrement plusieurs fois par jour, il m'invectivait en morisque et s'en donnait à cœur-joie. Je ne comprenais pas un mot, mais cela me faisait une peur effroyable !

— Bon ! et que concluez-vous de cela, cher ami ? lui demanda le comte du Luo.

— Eh bien ! ce que nous entendons me paraît ressembler fort à ce que me disait mon vieil abbé, d'où je conclus que ce doit être du morisque.

Un éclat de rire frais, joyeux, perlé, argentin lui soupa net la parole et le laissa tout penaud.

— Vous vous trompez, monsieur le comte de Chevreuse, dit la dame en excellent français avec un sourire légèrement railleur, je ne parle pas le morisque, mais le portugais.

— Bon ! fit en riant Bassompierre, c'est la même chose. Le portugais ressemble au morisque comme le lorrain à l'allemand.

— Vous croyez, monsieur de Bassompierre ? fit-elle.

— Alors madame est Portugaise ? demanda galamment le chevalier de Guise.

— Peut-être, monsieur le chevalier de Guise, répondit-elle.

— Non, vous vous trompez tous, messieurs, dit en souriant du Luo, madame est un ange qui a daigné détacher un instant ses ailes pour descendre sur la terre.

— Ou un démon qui est monté de l'enfer pour vous perdre, monsieur le comte Olivier du Luo de Mauvers ? dit-elle d'un ton ironique en fixant sur lui un regard ardent à travers les trous de son masque.

— Vous nous connaissez donc tous, madame ? C'est un grand honneur et un grand bonheur pour nous, dit Bassompierre en se rengorgeant.

— Oui, messieurs, je vous connais, et plus même que vous ne le supposez ; je connais aussi vos amis, messieurs de Langeac, de La Fare et de Sainte-Romme qui dorment la tête sur la table, ivres comme des outres.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria monsieur de Chevreuse avec un désespoir comique. C'est une sorcière, mes amis ?

— Quel malheur, dit Bassompierre, que Sa Grandeur monseigneur l'évêque de Luçon ne soit pas ici pour l'exorciser !

— Lui qui exorcise si bien ! ajouta le chevalier de Guise. L'inconnue et ses deux silencieux compagnons éclatèrent d'un franc éclat de rire.

— C'est égal, murmura le comte du Luo, assez haut pour être entendu, sorcière ou non, je me damnerais de grand cœur pour elle !

— Même sans me voir ? siffla-t-elle d'un bec acéré.

— Surtout sans vous voir, madame, foi de gentilhomme ! répondit-il nettement.

Elle sourit et sembla rêveuse.

— Prenez garde, Olivier, prenez garde, mon ami ? s'écriè-